

Fleurs d'hiver : entre l'essai et la nouvelle de Maurice Henrie
(Sudbury, Prise de parole, 1998, 312 p.)

Paul Dubé

Numéro 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004973ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004973ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, P. (1999). Compte rendu de [*Fleurs d'hiver : entre l'essai et la nouvelle* de Maurice Henrie (Sudbury, Prise de parole, 1998, 312 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 227–229. <https://doi.org/10.7202/1004973ar>

FLEURS D'HIVER: ENTRE L'ESSAI ET LA NOUVELLE

de MAURICE HENRIE

(Sudbury, Prise de parole, 1998, 312 p.)

Paul Dubé

Université de l'Alberta (Edmonton)

Au cours de ma lecture du livre d'essais de Maurice Henrie, *Fleurs d'hiver*, quelques sages paroles de Roland Barthes de *Mythologies*¹ me revenaient constamment à l'esprit (je vous entends vous réjouir!); il s'agit de paroles à l'intention démystifiante relatives au prêche du fameux prédicateur américain Billy Graham qui avait marqué Paris d'une de ses visites: « Si Dieu parle vraiment par la bouche du D^r Graham, dit Barthes, il faut convenir que Dieu est bien sot: le Message étonne par sa platitude, son infantilisme [...], (il) est constitué par une mitraille d'affirmations discontinues », etc. En quoi ce commentaire de Barthes est-il pertinent par rapport à *Fleurs d'hiver*? Précisons que c'est d'abord la thématique proposée à l'endos du livre — à « ceux [...] qui aiment se faire bousculer dans leur train-train quotidien, qui prennent plaisir à questionner la vie, la littérature, la mort, le charlatanisme spirituel », etc. — qui évoque Barthes; mais c'est dès l'entrée dans le livre que le lecteur découvre où il faut placer Henrie: du côté du Barthes démystificateur, ou des platitudes de Billy Graham...

Au premier essai portant le titre du livre, notre anticipation favorable s'avère en quelque sorte réalisée par cet éloge de nos hivers trop longs: voici enfin quelqu'un qui se fait le chantre du froid, de la neige, de la sagesse de ce recueillement saisonnier où l'esprit « se laisse aller à sa curiosité naturelle et s'active autour d'idées étranges » (p. 12). Ce premier essai, qui se termine sur des conseils offerts sur le mode impératif à la deuxième personne du pluriel, établit en même temps le rapport dialogique intentionnel que l'auteur souhaite maintenir au fil de l'écriture, rapport énoncé explicitement presque partout dans le texte par l'usage du « vous ».

En fait, pour nous signaler que le dialogue mérite d'avoir lieu parce qu'il émane de l'espace privilégié où circule l'écrivain, Maurice Henrie tisse comme dans une courtépointe le leitmotiv de l'écrivain comme phare, visionnaire et derviche, dans un but évident de légitimation. Il fonde donc ses réflexions sur une sorte de « moi, écrivain, je... », pour vous lecteurs qui saurez apprécier: « [...] à coté des écrivains, dont je suis, il y a les lecteurs, dont vous êtes » (p. 236). Noblesse oblige; voilà le dialogue enclenché...

Hélas! ce n'est là qu'un trompe-l'œil. Car si le dialogue est voulu en tant qu'il structure le texte au niveau de l'« histoire » (Todorov), qu'il est authentifié,

semble-t-il, par l'insistance du « moi-je/vous » qui parcourt les essais, on a vite décelé, au niveau du « discours » (Todorov), la fausseté pour ne pas dire la supercherie de cette volonté qui s'éclipse au profit de la pensée monologique, simulatrice de l'interpellation à l'autre. Maurice Henrie est peut-être bon nouvelliste, mais il est très mauvais philosophe et essayiste. Il est difficile d'imaginer qui, depuis Jules-Paul Tardivel, aurait mieux exhibé la pensée manichéenne, binaire, à l'opposition simple et « efficace », qui permet d'aboutir à des certitudes ronflantes et gonflées de rectitude morale, une pensée profondément imbue d'elle-même, de sa « vérité », de son ascendance et de sa nécessité pour nous pauvres lecteurs ! Où commencer dans ce ramassis d'idées et de réflexions mal dégourdies, mais parfaitement assorties dans leur rapport forme/contenu (car on ne peut manquer d'observer que notre « styliste rare » annoncé sur la couverture aime surtout faire de l'épate, et que l'épate et la rigueur de la pensée ne font pas souvent bon ménage !) ?

La réponse est simple : n'importe où, et n'ayons pas peur du hors contexte, car notre philosophe lui-même ne respecte pas le contexte ; il semble incapable de structurer une argumentation ou de mener logiquement une réflexion vers une quelconque conclusion. Dans son premier essai, déjà cité plus haut, « Fleurs d'hiver », Henrie dit avec force conviction et envolées lyriques qu'il préfère l'hiver au Nord (Canada) à l'hiver au Sud (en Floride, où beaucoup s'évadent). C'est son droit, et libre à lui de poétiser le froid, d'être pâmé « devant tant de blanc, de pureté et de rigueur » ; mais de là à faire une ontologie « de l'univers supérieur du froid » opposé au « monde inférieur de la chaleur », avec arguments simplistes et manichéens à l'appui, c'est un saut que personne ne ferait. On peut avancer que l'opinion de notre poète/raisonneur reste sans conséquences, que c'est une question banale, et passons. Or, si cet exemple est retenu, c'est qu'il est l'entrée en matière, et qu'il représente une sorte d'incipit annonçant la stratégie discursive qui structure l'ensemble.

Henrie n'aime pas le roman, par exemple : au-delà du « je lis assez peu de romans et n'en écris pas » (p. 27) — motif à le renier, sans doute —, notre ami ne peut le concevoir autrement qu'« épais et viandeux » (p. 27), « verbeux » (p. 30), et « ennuyeux » (p. 28) ; il lui reproche de continuer à être le « véhicule privilégié » d'auteurs et de lecteurs, Henrie « consomme [...] beaucoup d'encre et de papier », il « occupe les plus belles étagères dans les librairies », il est le genre le plus prisé par les jurys littéraires, et il assure la survie des marchés aux puces, etc. Henrie déclare que son « temps est trop précieux pour le gaspiller à lire des romans » (p. 28), qu'il en retire une émotion « négligeable », qu'il « s'impatiente du faible rendement obtenu en regard de l'effort consenti » (p. 28), etc. La tactique saute aux yeux : il suffit de vilipender et de dévaloriser l'autre pour justifier sa préférence ou son préjugé, pour ensuite vouloir l'imposer comme s'il s'agissait d'une vérité universelle. Le dialogue est refusé, parce que cela suppose que l'argument n'est pas fermé d'avance.

Dans un autre essai, « La raison du plus fort » (p. 95-110), où il est question de certains aspects de la relation anglo/franco-canadienne, Henrie nous sert

une bouillie indigeste surcuite de stéréotypes et d'élucubrations incompréhensibles au lieu de nous proposer une réflexion intelligente et nuancée sur l'histoire et les enjeux qui créent les rapports complexes et parfois acrimonieux entre les deux groupes. Encore une fois, notre philosophe sert l'ignorance, les stéréotypes, les idées reçues, enfin tout ce qui désamorce le dialogue honnête, porteur de compréhension et de solutions.

Ce serait trop de louanges de l'épingler disciple de la philosophie qu'un narrateur de Voltaire qualifierait de métaphysico-théologico-nigologie. Si vous en avez le courage, voyez comme Maurice Henrie trempe dans tous les sujets avec une égale rigueur et compétence : sur le devenir humain (p. 18) ; sur la gestation de l'écriture (p. 71) ; sur le « miracle » de l'écriture (p. 72) ; sur la raison du pouvoir de séduction des charismatiques (p. 82) ; sur la force d'attraction des immigrants vers la majorité anglaise (p. 95) ; sur le « Mystère » auquel « résistent » les incroyants (p. 106) ; sur le sexe inassouvi (p. 175) ; sur certains fléaux dans l'histoire des hommes (p. 281) ; sur le comportement inacceptable des charismatiques qui « envahissent l'esprit et la conscience des autres » (cela lui « semble plus grave encore que peut l'être le viol sur le plan physique. Car un acte qui a des répercussions néfastes sur l'esprit m'a toujours semblé infiniment plus répréhensible que celui qui a des conséquences désastreuses pour le corps ») (p. 80-81) ; sur les bienfaits des « divertissements électroniques » pour l'auteur qu'il est (p. 32)... Mais passons.

Pour conclure. Sur la couverture du livre, une citation de l'auteur (p. 29 dans le texte) reste très séduisante : « Pour qu'un livre m'intéresse, il faut que j'y découvre rapidement des éléments qui me résistent et me défient, plutôt que des mots, des pensées et des événements insipides et incolores qui se succèdent interminablement. Qui ne présentent aucune différence mesurable, aucune amélioration notable en comparaison du quotidien ». Pour tenir un tel discours, surtout si on l'énonce sur la couverture de son propre livre, un auteur doit être remarquablement sûr de ses trouvailles intellectuelles, stylistiques ou autres, ou d'une remarquable fatuité ! En revoyant la courtepoinette mentionnée au début, on retrouve non le leitmotiv de l'écrivain visionnaire, mais le récit spéculaire d'un Narcisse ébahi par l'image de l'homme à la plume qui y apparaît, celui qui devient l'unique objet de son discours, la malheureuse obsession de son récit monologique.

NOTES

1. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.